

## CHAPITRE II

### LES RÉCITS ET LES DESCRIPTIONS

SCÈNES ÉPISODIQUES ET DESCRIPTIONS DE DÉTAIL. — RÉCITS DE BATAILLES. HÉRODOTE ET THUCYDIDE : BATAILLE DE SALAMINE ; DÉFAITE DE LA FLOTTE ATHÉNIENNE DANS LE PORT DE SYRACUSE. — RÉCITS D'EXPÉDITIONS MILITAIRES. ÉPISODES DE LA GUERRE DE SICILE. — DESCRIPTION DE LA PESTE D'ATHÈNES. RAPPROCHEMENTS : MANZONI, BOCCACE, LUCRÈCE.

Sous une forme dramatique, les discours de Thucydide montrent plus souvent les qualités propres de son esprit et de son talent que le caractère véritable des scènes oratoires qu'il avait à rendre comme historien. Ses narrations détaillées et ses descriptions sont, comme on devait s'y attendre, des images plus constamment fidèles de la réalité. L'exactitude en est le premier mérite ; et elles n'ont pas seulement la forme du drame, elles en ont aussi les éléments essentiels, le mouvement, la vie extérieure, la passion : elles frappent l'imagination

et remuent l'âme. Cependant la mesure dans laquelle Thucydide cherche à produire ces impressions, les moyens par lesquels il les produit, les principes auxquels il les subordonne, font régner partout une gravité vraiment digne de l'histoire. La critique ancienne, du moins chez les Grecs, le regardait comme le plus pathétique des historiens ; et l'on peut dire que, dans son *Histoire*, le tissu presque toujours si serré du récit général n'est qu'une suite d'effets pathétiques que varient sans cesse la nature des faits qu'il raconte et les ressources de son art. Mais il a pour lois suprêmes la simplicité, la proportion, la vérité : son but principal n'est pas d'agir sur la sensibilité des lecteurs ; c'est d'imprimer dans leur esprit, sous une forme à la fois mesurée et expressive, des images nettes et des idées durables.

## I

Scènes épisodiques et descriptions de détail.

Ainsi quoi de plus simple et de plus émouvant que le petit tableau du sac de Mycalesse<sup>1</sup>, surprise par des Thraces mercenaires qu'Athènes vient d'être forcée de congédier ? Comme il nous montre la férocité brutale de ces barbares qui égorgent tout ce qu'ils rencontrent, tout, jusqu'aux bêtes de somme, et, pour dernier trait, massacrent toute une école d'enfants ! Thucydide excelle à saisir et à rendre l'effet de ces coups inattendus, de ces surprises ou de ces surcroits qui, dans les catastrophes, prennent l'âme au dépourvu et à bout de résistance. Rien ne le prouve mieux que la petite narration qui termine le récit de la double victoire remportée par Démosthène sur les Ambraciotes, près d'Argos d'Amphilochie<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L. VII, ch. XXIX.

<sup>2</sup> L. III, ch. CXIII.

Une armée d'Ambraciotes vaincue s'était d'abord réfugiée à Olpæ; de là, ayant voulu bientôt gagner le pays des Agræens, elle avait encore perdu deux cents hommes. Le surlendemain de cette retraite malheureuse, elle envoie un héraut redemander ses morts. Mais, dans l'intervalle, une nouvelle armée d'Ambraciotes, mandée par la première et beaucoup plus nombreuse, a été surprise pendant la nuit près des collines d'Idomène et presque anéantie par les troupes de Démosthène et par les Arcananes. Les vainqueurs ont dépouillé les morts, dressé des trophées suivant la coutume, et sont rentrés dans Argos. Quand arrive le héraut envoyé du pays des Agræens, il est surpris à la vue de cette quantité d'armures ambraciotes. Croyant qu'il vient de la part des vaincus d'Idomène, quelqu'un lui demande la cause de son étonnement et engage avec lui ce dialogue : « Combien avez-vous perdu de monde? — Environ deux cents hommes. — Ce ne sont pas là les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. — Elles n'appartenaient donc pas à ceux qui

ont combattu avec nous? — N'est-ce pas vous qui vous battiez hier à Idomène? — Nous? nous ne nous sommes battus hier contre personne; c'est avant-hier, dans notre retraite. — Eh bien! c'est contre ceux-ci que nous nous sommes battus hier, quand ils arrivaient de la ville des Ambraciotes. » A ces mots, comprenant que l'armée envoyée d'Ambracie avait été détruite, le héraut éclata en gémissements. Consterné par le sentiment d'aussi grands désastres, il partit sur-le-champ sans remplir sa mission et sans plus songer à redemander les morts.

Qu'on se rappelle ces dialogues familiers de la tragédie grecque, où de la méprise même des interlocuteurs sort tout à coup la révélation d'une vérité terrible : c'est le même art, et, toute proportion gardée, ce sont les mêmes effets. Il n'y a pas ici une de ces victimes fameuses de la fatalité dont l'imagination contemple avec effroi la merveilleuse grandeur : on ne voit qu'un homme obscur dont l'histoire n'a pas daigné conserver le nom; mais cet homme n'est pas seul atteint par le coup qui le frappe; il

représente à ce moment une ville entière; sa surprise et sa douleur sont celles de tous ses concitoyens.

Cette émotion, dont un acteur vient d'être si naturellement l'interprète, souvent elle naît, plus ou moins vive, selon le sujet, de la disposition même du récit et de l'habileté qui préside au choix du point de vue où se place le narrateur. Telle est la cause de l'intérêt qu'excite le dénouement inattendu d'un combat naval entre les Corcyréens et les Corinthiens<sup>1</sup>. Ceux-ci sont déjà vainqueurs; le champ de bataille leur est resté; ils ont pu le parcourir, égorgeant sans merci ceux de leurs ennemis que soutiennent encore des navires à demi submergés, recueillant leurs morts et les débris de leurs propres vaisseaux: ils veulent compléter leur victoire et attaquer les vaincus réfugiés près du promontoire de Leucimne. Ils s'avancent donc de nouveau en ordre de bataille. A cette vue, les Corcyréens, avec les restes de leur flotte et dix

<sup>1</sup> L. I, ch. L et LI.

navires auxiliaires d'Athènes, quittent leur retraite pour défendre l'abord de leurs rivages. « Déjà il était tard, dit Thucydide, et le péan avait retenti comme pour l'attaque, lorsque tout à coup les Corinthiens rament vers la proue, en apercevant vingt vaisseaux athéniens qui voguaient vers eux. » Et il explique ensuite qu'Athènes, par une prévoyance que devait justifier l'événement, avait envoyé ce nouveau secours pour venir en aide au premier dans le cas d'un échec des Corcyréens, et il peint la surprise de ces derniers, qui, ne pouvant encore découvrir les vingt vaisseaux athéniens, éprouvent, au moment où le péril semblait le plus imminent, le bienfait de cette protection invisible et présente. C'est une péripétie dont l'effet, sans aucune affectation, est heureusement ménagé, soit dans la peinture générale de la scène, soit dans l'expression particulière des sentiments des Corcyréens, auxquels leur danger même concilie naturellement la sympathie.

Cependant, quel que soit dans ces trois petits récits l'art de la composition, ils se distinguent

surtout par une simplicité rapide et expressive, que ne ralentissent et n'altèrent aucune intervention sensible de l'écrivain, aucun effort de son style, aucune manifestation de ses sentiments personnels. Les faits parlent seuls, mais sous une forme à la fois naturelle et éloquente. Ce sont les véritables traditions attiques, et les plus conformes à l'esprit de l'histoire. Mais si l'on veut étudier plus complètement le génie descriptif de Thucydide, il faut s'arrêter sur de plus vastes tableaux ; il faut lire le récit entier d'une expédition, ou, tout au moins, la description d'un combat.

## II

Récits de batailles. Hérodote et Thucydide : bataille de Salamine ; défaite de la flotte athénienne dans le port de Syracuse.

Raconter une bataille a toujours été une chose difficile. Même aujourd'hui que les pièces officielles abondent et que les progrès de la stratégie ont donné plus d'ensemble aux mouvements des troupes, plus de netteté à la connais-

sance des terrains et des lieux, c'est un rare mérite que de savoir présenter dans un récit intéressant et bien proportionné l'image exacte d'une de ces terribles scènes. Dans l'antiquité, bien que, chez les Grecs surtout, les forces engagées fussent moins considérables et les champs de bataille moins vastes, la confusion de l'action, l'insuffisance des rapports individuels et l'absence de documents d'une autorité reconnue ajoutaient encore à la difficulté d'une pareille tâche. De l'aveu de tout le monde, Thucydide a excellé dans l'art de raconter les combats ; de plus, il y a excellé le premier.

Qu'on lise en effet une description d'Hérodote ; qu'on choisisse la plus belle, celle de la bataille de Salamine : on y trouvera beaucoup à louer ; mais, lorsqu'on s'apercevra ensuite de la supériorité de Thucydide, on n'en mesurera que mieux la puissance de ce dernier.

Le récit d'Hérodote est plein d'intérêt. Un sens historique remarquable s'y révèle déjà dans le soin avec lequel sont d'abord déterminés le théâtre de la lutte et la situation respec-